

l'affaire Dreyfus et Romain Rolland

Dans les « Cahiers de Brèves » n°8, Cécile Grenaud a proposé son analyse des attitudes respectives d'Emile Zola et de Romain Rolland lors de l'affaire Dreyfus.

Comme on le sait, dans ses « Mémoires » Romain Rolland y consacre 14 pages - Il nous semble intéressant d'en publier quelques extraits.

Auparavant, faut-il rappeler qu'Emile Zola est né en 1840 et Romain Rolland en 1866 et donc son cadet de 26 ans. En 1898, les deux écrivains ont donc respectivement 58 ans et 32 ans ; l'un est au fait de sa carrière, le deuxième encore pratiquement inconnu.

Roger Drouin

Il y avait deux ans déjà que l'Affaire Dreyfus était commencée ... Mais bien que le théâtral fait divers eût secoué Paris, un jour ou deux, d'autres faits divers avaient pris place. Et l'oubli avait recouvert l'homme là-bas, sur son île. Ce fut en mars 1896 que, le colonel Picquart ayant repris en main l'affaire, elle recommença de suinter dans la presse, et qu'elle apparut, au Parlement. J'ai noté le jour.

Le 27 novembre 1896, je sortis bouleversé d'un dîner chez mon beau-père, avec le juste Gabriel Monod. Monod venait de nous parler des deux grands crimes du jour présent : les massacres d'Arménie, et la condamnation de Dreyfus, - avec la hardiesse morale et la lucidité, que le probe exercice de l'histoire lui avait enseignées. Ce grand protestant, aux prises avec les crimes de l'histoire, affamé de justice, mais plus encore de vérité, nous raconta que, depuis deux ans, ayant déjà les plus sérieux doutes sur la culpabilité de Dreyfus, il se tourmentait, mais renfermait en lui ses tourments, qui lui avaient fait passer bien des nuits blanches. Il avait, un jour, à déjeuner chez le ministre des Affaires étrangères, Hanotaux, qui était son ancien élève et son ami, confidentiellement prié le ministre de lui donner, pour le tranquilliser, l'affirmation qu'il possédait la certitude de la trahison de Dreyfus. Hanotaux refusa de répondre ; mais, au sortir du ministère, son chef de cabinet avait confié à Monod :

-Nous craignons bien que le général Mercier n'ait fait une terrible gaffe !

Le président de la République, Casimir Périer, le gouverneur de Paris, général Sausier, auraient voulu empêcher le procès. Bien d'autres déjà croyaient Dreyfus innocent. Mais aucun, l'affaire une fois lancée, n'eut le courage ni la volonté de s'y opposer. (...)

On entretenait la haine contre le malheureux isolé dans son Ile du Diable. - Et déjà Monod avait flairé le vrai criminel dissimulé parmi ces officiers véreux, qui avaient des attaches avec la presse. Mais les scrupules de conscience qui l'assiégeaient le firent attendre encore un an, avant de publier, dans *Le Temps* (6 novembre 97) une lettre qui dénonçait l'erreur judiciaire.

Il me communiqua son tourment et ses nuits blanches. Je m'indignais qu'il ne trouvât point, parmi les grandes voix de France, une conscience qui parlât :

-« Hélas! écrivais-je, c'est ici qu'il faudrait un Victor Hugo ! Seul, un homme de cette trempe aurait osé parler, aurait pu remuer un peuple, - ce peuple aveugle et sauvage, lâchement déchaîné. Je ne puis dire le mépris que je ressens pour tous les écrivains d'aujourd'hui. Quand je pense aux abîmes qu'ils côtoient, à la part saignante qu'ils devraient prendre dans ces drames vivants de souffrance humaine, pour l'éclairer et l'adoucir, pour ramener la conscience égarée des masses vers la justice dont elles ont perdu le sens, -je ressens avec colère et mépris le peu qu'ils sont dans

le monde, et qu'ils ont abdiqué tout ce qui faisait leur raison d'être, leur utilité et leur grandeur. Je remâche amèrement le mot de ce Zola qui, interviewé récemment sur ce qu'il pensait de la politique, a répondu : - je la déteste : elle empêche de penser à nous... »

Or, j'écrivais ceci, à la veille des jours, où tout ce qui portait une plume en France allait se ruer furieusement dans la bataille, et, à leur tête, ce Zola, hier enfermé dans sa tour, qui allait reprendre le rôle intrépide de Victor Hugo et secouer le monde par son cri héroïque d'accusation (13 janvier 1898).

Mais le plus étrange était que, lorsque cette mêlée serait déchaînée, moi qui l'appelais, je m'en retirerais et que je ne m'inscrirais pas parmi les compagnons de ce Zola, dont le courage cependant me saisissait d'admiration et dont le rôle dangereux me faisait envie...

N'y voyez point de contradiction ! Mais ces combats qui, de loin, vous paraissent de lignes si nettes et si tranchées, où chacun reconnaît sa place, du premier regard, - sont des nuées de soufre et de fumées, comme celles qui enveloppaient les dieux d'Homère et les déesses aboyeuses ; et il en sort, avec des éclairs, des tourbillons de puantes vapeurs, et l'héroïsme mêlé au crime. (...)

En ces mois de février et mars 1898, où la fureur était au paroxysme, où la France était un cabanon sans gardiens, où les familles, les amis, le pays entier, étaient divisés, où des milliers de gens qui vivaient paisiblement côte à côte s'aperçurent soudain des abîmes qui les séparaient comme des espèces ennemies, et se haïrent jusqu'à la mort, - je fus possédé, moi aussi. J'ai été la proie des *Loup*. Ils m'assaillirent, à l'improviste. J'écrivis le drame, en moins de six jours (du 20 au 26 mars).

Un mois après, je notais :

- *« Je me suis à peine ressaisi. Cette œuvre, sortie de moi, je la reconnais à peine comme la mienne, elle me fait peur. Certaines nuits, je me suis réveillé, angoissé, cherchant en vain à comprendre. Je rêvais que je descendais une montagne détrempée par la pluie. Je m'accrochais d'arbre en arbre, sur la pente. J'étais seul, je m'interrogeais douloureusement... Au lendemain de ma lecture à haute voix des « Loups » à Lugné, je le refis de fond en comble, en un jour (29 mars) dans la pensée de mettre à l'abri de l'outrage les deux idéaux ennemis, que j'enfermais, face à face dans l'arène... » ...*

Romain Rolland

Mémoires - Ed. Albin Michel (Extraits des pages 282 à 291) Avec l'aimable autorisation de l'éditeur.

Nous rendrons compte, dans les *Cahiers de Brèves* n°10 des deux dernières conférences :

« *Nouveaux regards sur Romain Rolland* » par Bernard Duchatelet, le 12 décembre 2002 à la Sorbonne et « *Romain Rolland en Suisse (1914-1918) : Au cœur de la mêlée* » par Antoinette Blum, le 16 janvier 2003 à l'École Normale Supérieure.